

Pierre Joly

# Retour de captivité





## Chapitre I

Il est six heures du soir et la petite sous-préfecture des Vosges connaît l'animation des sorties de magasins et de bureaux. Sous ses arcades pittoresques, la foule flâne devant les devantures, profitant de la tiédeur de ce soir d'août et commentant les derniers événements internationaux.

Nous sommes aux derniers jours d'août 1939 et depuis plus d'un mois la tension entre l'Allemagne hitlérienne et les autres peuples s'accroît de jour en jour. Hitler, le dictateur nazi, en des discours enflammés, provoque et menace tour à tour. Il cherche le prétexte qui lui permettra de déchaîner sur le monde angoissé ses hordes fanatisées à l'extrême, afin d'assouvir la passion de domination qui est et qui sera toujours l'aspiration dominante de l'âme germanique.

De toutes les capitales de la vieille Europe, des proclamations incendiaires et des froissements

d'armes se font entendre. Les chancelleries échangent des notes de plus en plus acerbes. Les diplomates font connaître leurs dernières concessions et se retranchent derrière l'honneur national avant de passer la main aux généraux.

Tous les peuples suivent avec anxiété le développement du prélude de la sanglante tragédie qui se prépare. Une fois de plus, le monde est saisi de frénésie homicide et d'orgueil sanguinaire.

Déjà, l'année précédente à pareille époque, les mêmes symptômes étaient apparus ; mais si ce jour-là la mort avait reculé, cette fois ils sont plus aigus et la terrible faucheuse ne laissera pas échapper les innombrables victimes qu'on s'apprête à lui jeter.

De renoncement en renoncement, d'abandon en abandon, les peuples pacifiques, la France en tête, sont acculés au bord de l'abîme.

Après l'Autriche, après les Sudètes, après la Tchécoslovaquie, après Memel, maintenant c'est Dantzig, demain ce sera Strasbourg ! Ensuite l'on n'ose y penser. Des nations entières seront rayées de la carte du monde pour faire place à l'Allemagne brune et à la « Kultur » germanique.

A tout prix, il faut mettre un frein à cette frénésie d'hégémonie, si l'on ne veut être dévoré et germanisé par cette énorme pieuvre qui ne cesse de se développer au centre de l'Europe en étendant ses

monstrueuses tentacules sur tous les peuples de son voisinage.

La France et l'Angleterre l'ont enfin compris et, devant les griefs émis par l'Allemagne envers la Pologne, elles se sont dressées toutes deux, décidées à tout. Ces puissances iront, s'il le faut, jusqu'à la guerre, jusqu'au suprême sacrifice pour barrer le chemin à la domination germanique. Elles se sacrifieront pour sauvegarder les libertés de leurs peuples de la barbarie nazie, car elles savent qu'en se sauvant elles-mêmes, c'est le monde entier qu'elles sauveront avec elles.

Devant un magasin d'alimentation de la petite cité vosgienne, une camionnette de livraison vient de stopper et le chauffeur, constatant que c'est l'heure de sortie des employés, reste sur son siège, semblant attendre quelqu'un.

La dernière, une jeune femme blonde, vêtue de bleu clair, sort enfin du magasin et, après avoir serré la main au patron qui tire derrière elle le rideau de fer de la devanture, s'éloigne à pas lents. En l'apercevant, le chauffeur de la camionnette ouvre la portière de son véhicule et l'appelle en l'invitant du geste.

– « Bonsoir Madame Umbelle, dit-il, voulez-vous profiter de ma voiture pour remonter chez vous ce soir ? »

Madame Umbelle est une jolie femme âgée d'une trentaine d'années ; la taille bien prise dans sa robe

modeste, avec son teint laiteux de blonde, elle paraîtrait plus jeune que son âge si une expression de tristesse ne venait souvent assombrir son front et ses beaux yeux.

Elle s'arrêta et regarda un moment en silence son interlocuteur, semblant hésiter, avant de lui répondre aimablement, mais d'un ton sans réplique :

– Non, Monsieur Paternon, je ne veux pas remonter avec vous... Au revoir !

Le jeune homme, assez mortifié de cette réplique, serra la main que la jeune femme lui tendait et remit son moteur en marche pour s'en aller à son tour.

Voilà, pensera-t-on, deux personnes qui ne semblent pas s'accorder beaucoup. Pourtant, ce sont de bons camarades, depuis deux ans ils travaillent ensemble dans la même maison, mais si Alberte Umbelle a de l'amitié pour Lucien Paternon, ce dernier en est depuis longtemps amoureux. Et cet amour que la jeune femme a repoussé lui ronge le cœur et, peu à peu, une certaine gêne s'est insinuée dans leurs rapports.

Lucien a attendu longtemps avant de lui avouer son amour. Avait-il le pressentiment de l'accueil qui lui serait réservé ? Ou bien manquait-il de courage ? Enfin, un jour, il se décida. Il fit comme le joueur qui joue sa dernière carte, qui tente sa dernière chance, il offrait son cœur et son affection en mettant dans sa déclaration tout son amour et toute son âme.

Le malheureux s'attendait à tout, sauf à ce qui lui arriva ; il avait prévu une rebuffade, voire une paire de gifles, et la réponse d'Alberte fut bien pire : elle lui rit au nez et ne le prit pas au sérieux.

En quelques instants, son beau rêve fut brisé. Alberte lui déclara tout net que si elle avait de l'amitié pour lui, elle n'éprouvait aucune autre affection et n'en éprouverait jamais. Elle lui expliqua que si le mariage lui avait apporté un grand bonheur, elle avait été par la suite trop meurtrie pour tenter une nouvelle expérience. Elle avait, en effet, perdu son mari et son enfant dans un accident d'auto et ne s'en était jamais consolée. Aussi son cœur renfermé sur ses souvenirs ne voulait plus s'ouvrir à un autre amour et, si elle était jeune encore, sa vie sentimentale ne s'en trouvait pas moins finie à jamais.

Lucien, repoussé, suivit la règle commune à tous les amoureux ; il aima dans le sillage de sa belle se disant que cette femme, jeune et belle, soi-disant fermée à l'amour, s'y ouvrirait un jour. Il n'avait qu'à faire preuve de patience et d'amour. N'osant presque plus lui parler, évitant de se trouver seul avec elle au magasin, il la suivait de loin. Quand il avait aperçu un pan de sa robe ou quelques boucles blondes au détour d'une rue, il se sentait heureux pour le restant de la journée.

Et ce qu'Alberte lui avait caché, il l'apprit bien vite... Elle lui avait menti... Elle n'était pas fermée à

l'amour car elle avait un amant ! Tous les jours entre midi et deux heures, elle avait rendez-vous avec lui et se retrouvaient dans un café des environs de la gare.

Le coup fut terrible pour le malheureux. En effet, le problème changeait de face, le cœur d'Alberte n'était plus libre, il était pris. Devant lui se dressait un obstacle car il avait un rival. Il se renseigna discrètement auprès de ses connaissances sur la personnalité de ce dernier. Il apprit qu'il se nommait Pinsky, qu'il était employé à la mairie et que le dimanche, il jouait de l'accordéon dans les bals. Ces renseignements permirent à Lucien de deviner beaucoup de choses ; il comprit la raison pour laquelle Alberte avait toujours refusé de sortir avec lui le dimanche, prétextant qu'elle avait horreur de la ville.

Mais dans une petite ville de province où chaque profession vit en cercle fermé, où chacun surveille son voisin, où tous disent du mal d'autrui, les secrets se devinent vite. Alberte s'aperçut aisément de l'espionnage dont elle était l'objet de la part de Lucien et en fut extrêmement vexée. Elle ne lui adressa plus la parole et lorsqu'elle le fit, ce fut avec un tel air que le malheureux ne savait plus à quel saint se vouer.

Lucien pourtant était un beau garçon, solide, grand et bien découplé ; s'il était vêtu ainsi que les autres petits employés d'un de ces complets tous faits aux teintes indéfinissables qui sont la vêtue ordinaire du français moyen, un observateur aurait vite décelé

dans les traits du visage, dans la finesse des mains, dans la démarche, que ce n'était pas un être anonyme et moyen, mais qu'au contraire, il se trouvait en présence de quelqu'un sortant d'une classe élevée de la société.

En effet, Lucien Paternon était le fils d'un officier et avait reçu l'éducation que tout fils d'officier doit avoir : collège, études secondaires, en vue de décrocher le bachot afin de pouvoir entrer à Saint-Cyr.

Mais, déjà tout petit, il montra des velléités d'indépendance et d'insubordination ; tandis que son frère Jacques, plus jeune, commença ses études dans un lycée parisien, son père, le commandant en retraite Paternon, l'envoie pensionnaire dans un petit collège des Vosges. Mais ce n'est pas cette rigueur qui viendra à bout de ce garçonnet insupportable.

Vite surnommé par ses camarades le petit parisien, il devient l'instigateur de tous les chahuts et de toutes les farces faites à ses différents professeurs, tant et si bien que le directeur du collège fut forcé de le renvoyer à son père.

Après ce coup d'éclat, le jeune Lucien reçut de la part du vieil officier, une fessée mémorable qui resta légendaire dans toute la famille. Ensuite son père essaya de le garder avec lui et de le faire travailler sous son autorité.

Si l'enfant travaillait bien, s'il assimilait aussi bien le latin que l'anglais, la chimie que l'histoire, il ne pouvait supporter le moindre frein ou la plus petite contrainte.

Il lassa la patience de son père qui, essayant alors une autre méthode, et contrairement à ses idées, le mit dans une pension tenue par les frères jésuites. Le résultat ne fut pas meilleur et, là aussi, il se fit remarquer par sa mauvaise conduite et son indiscipline.

A dix-huit ans, il abandonna ses études et déclara à son père qu'il avait l'intention de s'engager dans l'armée. Celui-ci n'y mit point d'obstacle quoique profondément peiné de voir son aîné simple soldat alors que Jacques, son autre fils, venait d'être reçu à Saint-Cyr.

Mais le régiment ne lui réussit pas mieux que le collège.

La vie d'un engagé volontaire en temps de paix est très dure et très pénible. C'est une vie monotone semée de petits obstacles quotidiens ; il faut que le jeune soldat s'y plie, il faut surtout qu'il descende jusqu'au niveau des autres soldats. Et, en général, ces derniers accomplissent leur service militaire en rechignant ou, du moins, sans enthousiasme. Aussi, au milieu d'eux, le jeune engagé volontaire désirent faire sa carrière dans l'armée détonne vite. Il est tout de suite en butte aux sarcasmes et aux vexations de ses

camarades de chambrée qui ne voient en lui qu'un « fayot ». Il ne peut se concilier leurs bonnes grâces qu'en leur payant force tournées à la cantine. Mais pour ses chefs, les gradés, les sous-officiers, il est « l'engagé », c'est-à-dire l'homme à tout faire, les corvées les plus dures et les plus sales et avec cela on lui demande – à lui plus qu'aux autres – une attention soutenue et une tenue impeccable dans tous les exercices.

S'il n'a pas une résistance physique à toute épreuve, et l'engagé volontaire n'a que dix-huit ans alors que l'appelé en a vingt, s'il n'est pas doté d'une bonne dose de philosophie, qui lui permet d'accepter avec le sourire tous ces petits ennuis, il succombe vite. Alors les punitions s'abattent sur sa tête, dures comme grêle. Il devient le paria de l'escadron et le souffre-douleur de l'adjudant. Le jeune engagé se dégoûte, il regrette d'être entré dans l'armée et finit comme ses camarades, les appelés, à compter les jours qui le séparent de la classe.

Son idéal est définitivement mort. Sa carrière militaire se trouve brisée. C'est ce qui fatalement arriva à Lucien Paternon.

Lorsque, son engagement terminé, il rentra à la maison paternelle, son père lui signifia qu'il avait à la quitter séance tenante et qu'il ne voulait plus ni le voir ni entendre parler de lui. Le vieux militaire qui avait déjà regretté que son fils ne fut pas capable de

poursuivre ses études, fut profondément affecté de voir que le métier des armes ne lui réussissait pas plus. Alors que Jacques poursuivait brillamment sa carrière, Lucien n'était plus pour lui qu'un raté.

Mis à la porte du logis paternel, celui-ci en prit aisément son parti et ne se tourmenta pas pour si peu. Il s'installa en garni et, ayant appris l'équitation au régiment où il était devenu un excellent cavalier, il se fit jockey. Mais c'est une profession où il faut suivre une sévère discipline, aussi, incapable de s'y astreindre, l'abandonna-t-il bien vite. Et depuis, de métier en métier, il s'enfonça dans les couches toujours plus basses de la société. Dégoûté de Paris, il se rappela la petite ville des Vosges où il avait été autrefois en pension, il y trouva une place de chauffeur dans une maison d'alimentation, et c'est là qu'il fit la connaissance d'Alberte Umbelle. Tout de suite il fut attiré par cette femme et, petit à petit, sans même s'en rendre compte il se prit à l'aimer.

Il jugea bientôt que c'était un amour sans espoir mais la passion fut la plus forte et s'avouant vaincu devant elle, il ne vit plus que pour Alberte. Longtemps, il fut heureux, il la voyait tous les jours, il lui parlait, il lui serrait la main ; puis, désirant plus de bonheur, il brisa le peu qu'il avait en se voyant refusé par sa belle.

Déjà aigri sur beaucoup de choses, il le devint encore plus. Au cours de ses différents métiers, il eut des

fréquentations toujours plus mauvaises. Maintenant il ne se trouve bien qu'en compagnie de voyous. Il semble qu'il ait à cœur de faire oublier ou d'oublier lui-même sa bonne origine et son éducation première.

Mauvais élève, mauvais soldat, mauvais ouvrier, il est devenu aussi un mauvais français.

Aigri, blasé, taré, il se crut une victime et fut une proie toute désignée à la propagande anarchiste et communiste. Il en devint un militant engagé, ne discernant pas le vide caché derrière les promesses des chefs et des meneurs.

La démagogie communiste était bien faite pour lui et pour tous ceux qui, comme lui, attendent d'on ne sait quel bouleversement monstrueux une condition soi-disant meilleure. Les slogans soviétiques ont prise sur ces pauvres êtres à l'esprit déformé par leurs souffrances et leurs misères. Ils y croient aux « Soviets partout » et à la « Victoire prolétarienne ». Leur jugement faussé par le matérialisme des promesses, par la perte d'idéal et de spiritualité, croient que le règne des voyous leur amènera le bonheur.

Mais quel est donc ce bonheur auquel ils aspirent ?

C'est le droit à une existence matérielle sans frein et le droit de ne rien faire ! Leur idéal c'est de remplir leur porte-monnaie et de détruire ce qui les dépasse dans tous les domaines.

Leur idéal, c'est l'envie et c'est la haine !

Il ne se rendent pas compte vers quel asservissement et quel esclavage ils seraient précipités si jamais leurs rêves d'illuminés se réalisaient un jour !

Lucien Paternon avait adopté ces idées et fait siennes ces aspirations, pourtant il y avait quelque chose de bon, de pur, de propre en lui, c'était son amour pour Alberte Umbelle.

Comment se faisait-il que cette inestimable fleur d'amour et la pureté habitât l'âme boueuse de Lucien ? Mystère de la nature humaine qui renferme en elle les contrastes les plus aigus et les contradictions les plus fragantes !

## Chapitre II

Lucien dormit mal cette nuit-là. Il fut tourmenté par de tumultueuses pensées et les images déjà fanées de sa vie passée se présentaient tour à tour à son esprit. Il se rendait compte qu'il n'était qu'un raté et qu'un taré mais ne voulait pas s'avouer qu'il y était pour beaucoup de sa faute et en accusait la société.

Seule l'image d'Alberte venait de temps à autre tempérer le dégoût qu'il avait de lui-même et quand il y pensait il sentait confusément en lui naître des élans nouveaux mais bientôt ses mauvais penchants reprenaient le dessus.

Il se leva de fort méchante humeur, procéda rapidement à sa toilette et descendit de bonne heure dans la rue. Il acheta un journal du matin et constata avec effroi que les évènements n'avaient cessé d'empirer au cours de la nuit. Les dernières nouvelles étaient particulièrement graves, l'Allemagne se plaignait d'attaques polonaises à ses frontières et l'on